Document generated on 06/04/2025 4:03 p.m.

24 images

Quand la culture devient marchandise

Marie-Claude Loiselle

Number 98-99, Fall 1999

Quand la culture devient marchandise

URI: https://id.erudit.org/iderudit/25037ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Loiselle, M.-C. (1999). Quand la culture devient marchandise. *24 images*, (98-99), 30–30.

Tous droits réservés © 24 images, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

QUAND LA CULTURE DEVIENT MARCHANDISE

L'idée de construire un dossier autour de la notion de culture, de ce qu'elle devient, de ce qui la menace, imposait d'emblée la nécessité d'élargir le champ que couvre la revue, dans la mesure où le cinéma (ou un certain cinéma, devrait-on dire), s'il fait encore partie de la culture, ne peut être considéré de façon isolée. Les moyens importants qu'il appelle le rendent seulement plus vulnérable encore que les autres arts face à l'expansion sans limite de l'idéologie marchande. Cette idéologie qui fait qu'un musée accepte d'exposer la voiture d'un commanditaire dans son hall, qu'un livre quitte les rayons des librairies après un mois s'il ne fait pas partie des best-sellers, qu'un théâtre verra ses subventions réduites s'il ne prend pas tous les moyens pour appâter les chalands et qu'un film sera retiré de l'affiche après deux semaines s'il ne fait pas courir les foules (sans compter tous ceux qu'on ne verra jamais hors des festivals). Mais on comprend soudain qu'un pas de plus a été franchi lorsque cette idéologie s'immisce jusque dans le discours des artistes eux-mêmes, qui n'hésitent plus à parler de leur création comme d'un «produit» — la Soirée des Jutra en témoigne qui claironnait célébrer non pas le cinéma québécois, mais «la fête de l'industrie».

La culture se porte mal; est-il nécessaire de le rappeler? Il apparaît que oui, et tout d'abord parce que le vrai sens du mot culture est devenu à ce point étranger à notre société de plaisirs consommables et instantanés, qu'il se confond désormais avec celui de «culturel» qui, lui, engloutit indifféremment toute chose: des grimaces de Michel Courtemanche aux œuvres d'un Giacometti, de la peinture de salon à la poésie d'un René Char ou d'un Gilbert Langevin.

La culture, c'est pourtant ce qui résiste au passage du temps, ce qui perdurera, par les mots, les images, la musique, lorsque nous ne serons plus là; c'est ce que les siècles nous ont légué pour nous aider à mieux comprendre notre condition humaine, à mieux voir l'invisible, à mieux dire l'indicible.

En déplaçant les valeurs suprêmes de la pensée et de la création artistique vers ce qui seul peut contribuer à assouvir de manière immédiate ses désirs les plus éphémères, en congédiant le passé au nom d'un futur souvent magnifié, l'homme de cette fin de siècle ne vit plus que dans un présent étriqué où il n'y a de place que pour lui seul, ses intérêts, ses besoins. Pour lui et au profit d'une industrie avide de prospérer à ses dépens.

Mais maintenant que les «industries culturelles» mises en place par l'État, sous l'empire de la rentabilité et des exigences d'une économie capricieuse, ont achevé de détourner les regards de la culture — devenue en quelques dizaines d'années à peine «trop sérieuse» — , ce qui, dans notre monde, subsiste d'art et de pensée intègres se trouve reconduit vers une marge toujours plus restreinte.

Cruel état de fait auquel aucun cinéaste québécois aujourd'hui ne peut se soustraire; d'autant plus cruel qu'il enferme le plus souvent ceux qui ont véritablement quelque chose à dire, à *transmettre*, dans un sentiment d'impuissance, lorsque ce sentiment ne se transforme pas en résignation... ou encore en «collaboration» opportuniste.

Dans les circonstances (qui ne cessent de s'aggraver), nous nous devions d'aborder ces questions. Pour ce faire, nous avons choisi de solliciter les réflexions de gens venus d'horizons variés, qui, partageant notre inquiétude à l'égard d'une culture sinistrée, ont répondu avec empressement à notre appel. Les voix du cinéaste Jean Pierre Lefebvre, de l'historien Pierre Boglioni, du philosophe français Alain Finkielkraut, du professeur en sciences de l'éducation Normand Baillargeon, du poète et critique de cinéma (fidèle collaborateur de *24 images*) André Roy, ainsi que du cinéaste d'animation et essayiste Pierre Hébert se trouvent donc ici réunies afin d'esquisser un portrait passé et présent de ce *trésor commun* en perdition, pour lequel nous avons par ailleurs tenté de dégager au passage quelques avenues d'un futur possible. ■

MARIE-CLAUDE LOISELLE